

RAMAMONJISOA (Suzy Andrée)

LA FEMME MALGACHE AVANT LA COLONISATION

présenté par
Manassé ESOAVELOMANDROSO

Par ce recueil de textes se rapportant à la femme (1), Suzy Ramamonjisoa, du Centre des Recherches Scientifiques de Tsimbazaza (Antananarivo) apporte aux enseignants et à leurs élèves, des documents triés et classés qui permettront aux uns d'illustrer leurs cours, aux autres de compléter leurs notes. Elle apporte aussi au public qui s'intéresse à l'histoire de Madagascar, des textes que l'on croit connaître mais qui, dispersés dans l'œuvre monumentale du R.P. Callet, *Ny Tantaran'ny Andriana nanjaka teto Imerina*, sont plutôt ignorés.

L'auteur regroupe plusieurs extraits autour de cinq thèmes qui forment les cinq chapitres du recueil. D'abord, sous le titre « Mythes et légendes », elle montre tour à tour l'origine céleste et aquatique de la femme, la légende de Ranoro, l'origine des hommes en Imerina, l'apparition du riz et le début de l'élevage imposé par la Vazimba Rasoalao en dépit de l'opposition du géant Rapeto. Ensuite, « la Religion » forme le deuxième chapitre où S. Ramamonjisoa s'attache à faire ressortir les liens entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique. Pour raffermir leur autorité, les différents rois utilisent la plus grande divinité — « Andriamanitra » —, le culte des ancêtres divinisés, le « sikidy » ou art de la divination par les graines, l'influence des devins ainsi que celle des palladiums protecteurs du royaume. L'utilisation politique de ces « sampy » royaux est officialisée par Andrianampoinimerina qui a déclaré : « Ces douze sampy bienfaisants sont dignes de confiance : ils ont opéré l'unité du pays et de

(1) Ramamonjisoa (Suzy Andrée), *La femme malgache avant la colonisation*, Antananarivo, Edition M.R.S., 1976, 268 pages, ronéo, 2950 FMG.

l'Etat, ils ont fait un tout de l'Imerina. Que chacun sanctifie les sampy et leur obéisse ; car ces sampy bienfaisants ont sanctifié les douze rois et ils m'ont sanctifié ; aussi je les garderai : car ils ont travaillé avec moi à unifier le pays et l'Etat... Si j'entends dire que vous ajoutez d'autres charmes à ces douze, j'en ferai une faute capitale. Car ce sont ces douze qui ont contribué à la pacification du pays et à la tranquillité de l'Etat » (2).

Dans le troisième chapitre – « L'organisation sociale » – sont regroupés des textes qui opposent la condition privilégiée de la femme de haut rang au statut de la captive ou de l'esclave. Ralambo est le premier roi à avoir procédé à une répartition du groupe des nobles en plusieurs catégories. Andriamasinavalona, puis Andrianampoinimerina ont placé au-dessus de l'édifice ainsi établi leurs plus proches parents. C'est ainsi qu'on a, de haut en bas, les Zanak'andriana, les Zazamarolahy, les Andriamasinavalona, les Andriantompokoindrindra, les Andrianamboninolona, les Andriandranando et les Zanadralambo. Mais ce classement ne lèse pas entièrement les catégories inférieures puisque « pour compenser la prise du pouvoir par une famille au détriment de l'autre, des alliances matrimoniales préférentielles sont instituées entre les souverains régnants et les femmes du lignage lésé : on permet ainsi à ce lignage de « régner par sa descendance » (3). C'est ainsi par exemple que les souverains prenaient femme parmi les Zanadralambo. Le reste du troisième chapitre traite de l'origine de l'esclavage, des conditions de captivité et des travaux des captifs. Les textes présentés concernent les esclaves en général, donc principalement des hommes, plutôt que des esclaves-femmes en particulier.

Le chapitre IV, intitulé « L'Etat » commence par cette affirmation de S. Ramamonjisoa « Dans toute l'histoire malgache, des femmes jouent un rôle capital dans la constitution des royaumes » (4). Pour illustrer cette idée, sont évoqués tour à tour le souvenir de « Rahofohy et Rangita, à l'origine de la dynastie merina », Ramorabe annonciatrice du règne de son petit-fils – celui qui allait devenir Andrianampoinimerina –, la règle suivie à partir de ce roi, selon laquelle « les princes régnants furent tous désignés parmi les descendants de sœurs (réelles ou classificatoires) du roi, choisies dans le lignage de sa propre mère », le mariage des chefs qui devient « avant tout une opération politique » permettant aux souverains d'unifier le pays et d'y faire régner l'ordre et la paix, « le traité de bon voisinage » entre la reine sakalava Ravahiny et Andrianampoinimerina, « le mariage de Radama et Rasalimo » et enfin « la reine Ranavalona I, dernier souverain indépendant ».

(2) *Op. cit.*, pp. 69 et 70.

Les douze sampy royaux sous Andrianampoinimerina sont *Rakelimazala, Ramahavaly, Rafantaka, Manjakatsiroa, Rabehaza, Ratsimahalahy, Ramasoandro, Ramanjaibola, Rafaroratra, Ratsimitako, Rahodibato et Rabefaravola.*

(3) *Op. cit.*, p. 81.

(4) *Op. cit.*, p. 111 — Ce qui est souligné l'est par nous.

Dans le dernier chapitre — « Le mariage » — S. Ramamonjisoa rappelle que le mariage, ce « contrat provisoire entre deux familles, dissoluble comme un nœud coulant » a pour but avant tout « la recherche d'une descendance ». Ensuite, elle cite le cas de Ratsiramba, la femme qui, par amour, a choisi son mari, avant d'évoquer les « ody fitia » ou charmes d'amour et les prohibitions de mariage, prohibitions qui, selon elle, ne sont qu'« une manière de régler la vie sociale au bénéfice du souverain » (5). Chacun se marie alors selon son rang, mais dans certains cas, « la femme peut monter. Son mari peut l'élever à lui ». Les différents cas de mariage autorisé ou défendu entre deux nobles de catégories différentes sont énumérés. Le chapitre se termine par « la polygamie », laissée à l'initiative de l'homme, en enfin par « la répudiation et l'origine du « kitay telo an-dàlana » qui montrent bien l'inégalité entre l'homme et la femme. En effet, le mari a tout pouvoir de décider dans le ménage en matière de répudiation. De plus, il garde les deux-tiers des biens acquis par le ménage, ne laissant à la femme répudiée que le tiers restant.

*
* *
*

Le recueil est copieux, foisonnant, la matière étant très riche. C'est peut-être à cause de cette richesse qu'on rencontre quelques erreurs ou quelques inexactitudes.

D'abord, le titre. Mise à part la page consacrée à Andriambavirano qui serait à l'origine du clan « zaza rano » chez les Bara-Tanala de la région nord-est du district d'Ivohibe, tous les extraits sont tirés du *Tantaran'ny Andriana nanjaka teto Imerina*. Le milieu malgache étant caractérisé à la fois par son unité et sa diversité, c'est plus la « femme merina » que ce recueil nous fait connaître que la femme malgache. Mais même, et les textes choisis et présentés par S. Ramamonjisoa le montrent bien, — même si la femme libre est absente — les femmes, nobles et esclaves, ne peuvent pas être représentées par une même personne. Le titre « Les femmes merina » aurait été peut-être plus parlant, plus expressif. La limite chronologique « La femme malgache *avant la colonisation* » est assez malheureuse, puisque à la page 1, l'auteur avoue qu'elle a arrêté le choix des extraits au début du XIX^{ème} siècle, afin de mieux saisir la réalité avant l'intrusion et les effets du christianisme. Or, la colonisation française a commencé à la fin du XIX^{ème} siècle, à moins que l'auteur ne parle d'autre(s) colonisation(s).

Le choix de ce titre peut expliquer certaines généralisations trop hâtives. Le premier paragraphe du chapitre I est intitulé « L'origine céleste de la femme », mais les extraits qui y sont cités ne parlent que du premier couple de rois. Alors, est-il question de l'origine céleste de la première reine ou de la première femme ? Ce qui n'est pas la même chose.

(5) *Op. cit.*, p. 221.

Même une vue cavalière sur l'histoire des différentes régions de Madagascar aurait empêché S. Ramamonjisoa d'affirmer que « Dans toute l'histoire malgache, des femmes jouent un rôle capital dans la constitution des royaumes » (p. 111). Evidemment, tout dépend du sens que l'on donne aux mots. Mais si les justifications apportées dans le chapitre IV plaident pour le « rôle capital » des femmes, alors on pourrait dire que ces dernières ont joué un rôle secondaire dans les royaumes bara, antemoro, betsileo...

Autre erreur de détail. La collecte de traditions orales a été effectuée par le R.P. Callet, non au début du XXème siècle (p. 1) mais dans la deuxième moitié du XIXème siècle. Quelques orientations bibliographiques (Delivré, *L'Histoire des rois d'Imerina – Interprétation d'une tradition orale*, Paris, Klincksiek, 1974, 448 pp. et Domenichini (J.-P.), *Histoire des palladiums d'Imerina d'après des manuscrits anciens* (texte bilingue), Musée d'art et d'archéologie de l'Université de Madagascar, Antananarivo, LXXII, 719 pp., 1971) auraient pu aider le lecteur à faire des rapprochements ou des comparaisons.

Nonobstant ces remarques, le recueil de Suzy Andrée Ramamonjisoa, résultat d'un effort de tri, de classement et parfois de traduction de plusieurs textes, est très important. L'on peut espérer que l'auteur va s'atteler à d'autres tâches et nous donner des recueils sur de nouveaux thèmes.